

# Dans l'entretien des cheveux

Il y a quelque chose de magique dans l'entretien des cheveux crépus. À ma venue au monde, mon crâne était déjà recouvert d'une légère toison frisée. Ce n'était pas grand-chose, mais assez pour que, dès les premières années de ma vie, mes cheveux nécessitent une attention toute particulière. En grandissant, j'étais une enfant plutôt solitaire et réservée. Les sessions de coiffure étaient comme des fenêtres d'intimité et de partage ouvertes sur les autres. Presque comme si, pour m'adoucir, il était nécessaire de choyer ma chevelure.

Je me souviens de la brosse et du peigne qui, comme une bêche et un râteau grattant inlassablement la terre pour y exhumer quelques trésors, m'arrachaient des noeuds de patience et repoussaient sans relâche les limites de ce que j'étais capable de supporter. Par-dessus mes plaintes, les mots rassurants de ma mère, les anecdotes familiales qu'elle me racontait avec nostalgie, nos rires, nos disputes et ses compliments sur ma coiffure une fois finie, agissaient comme un baume réparateur. Toutes les brèches étaient comblées.

Plus les entrelacs de mes mèches se resserraient pour former des petites nattes bondissantes, plus je me sentais proche de la femme qui les dessinait méticuleusement du bout des doigts. Plus les noeuds disparaissaient sous les allers-retours cinglants des dents de la brosse, plus les tensions se relâchaient.

La queue du peigne qui traçait des sentiers amers dans mon cuir chevelu avait un effet cathartique sur mon moral. Malgré la douleur et les brimades de mes camarades de classe faites sur ma « drôle de crinière », dans l'enceinte de ma chambre, des salons afro ou de ma salle de bain, je savais que j'étais entre de bonnes mains et je m'acceptais tout entière, moi et mes cheveux crépus.

Ceux de ma mère sont différents des miens. Je l'observais souvent se préparer devant le grand miroir de sa commode. Un simple coup de brosse suffisait à remettre en place les larges boucles lisses dressées sur sa tête, et lorsqu'elle sortait de l'épais nuage de laque qu'elle vaporisait autour d'elle pour fixer le tout, je me demandais ce que j'avais fait pour mériter le supplice du démêlage.

Lassée par le temps et les efforts que demandait l'entretien de mon afro, elle décida un jour de m'emmener chez la coiffeuse du coin pour le défriser. Une partie de moi était presque soulagée. Finies les interminables heures passées sur le sol de la chambre à retenir les larmes qui s'accumulaient au bord de mes yeux à chaque passage du terrible peigne. Mais finis aussi les moments d'intimité partagés avec elle où le temps semblait s'arrêter pour ne tourner qu'autour de ma chevelure. À partir de ce moment-là, elle ne plongea plus jamais ses mains dans mes cheveux.

# crépus, la sororité naît.



Jusqu'à mes 23 ans, les tiraillements laissaient place aux brûlures causées par la crème chimique qu'on étalait à grosses couches, des racines jusqu'aux pointes. L'odeur de soufre du défrisant remplaça le parfum sucré de la crème démêlante. Si les boucles n'étaient plus dessinées avec minutie mais lissées et étendues à l'extrême, et si les mains qui s'affairaient autour de mon crâne étaient moins familières, j'y trouvais toujours la même forme de réconfort.

Un jour, j'ai tout coupé. Je me suis débarrassée des longueurs asséchées, j'ai attendu patiemment que mes frisures fassent leur retour et j'ai appris à me coiffer seule. Au-delà de la corvée des heures passées à démêler, huiler, laver, sécher, enduire de crème et tresser, je retrouve ce même espace suspendu entre l'acceptation et l'amour de soi. Quelques instants par semaine, j'utilise ces moments en tête-à-tête avec moi-même pour me retrouver.

Du plus loin que je me souviens, depuis que j'ai assez de cheveux sur la tête pour me faire coiffer, j'ai toujours partagé des moments privilégiés avec les femmes qui se penchaient sur mon afro, peignaient mes frisures et tressaient ma chevelure. Assise sur la chaise d'un salon de coiffure, sur le sol d'une chambre ou le cou tordu au-dessus du lavabo étroit de la salle de bains, j'ai passé des centaines d'heures à me faire coiffer et à partager des rires ou des conversations aussi profondes qu'anodines qui masquaient la douleur du menaçant peigne en bois.

Ma mère, mes tantes, ma grand-mère, mes amies et celles de la famille, les coiffeuses anonymes : toutes ses mains qui sont passées par ma tête, parfois jusqu'à six simultanément, ont toujours laissé derrière elles beaucoup d'amour pour mes cheveux, du partage et de la sororité.

En tant que femmes noires, on nous rappelle sans cesse qu'on ne correspond pas aux canons de beauté occidentaux. Nos peaux ne sont pas assez claires, nos nez ne sont pas assez fins, nos cheveux ne sont pas assez lisses. Quel bonheur de ne pas être objectifiées, de se sentir en sécurité entre les mains d'autres femmes qui nous comprennent et prennent soin de cette apparence si souvent jugée, de partager une intimité choisie et non imposée par des mains intruses curieuses de tâter la matière de nos afros ou de nos tresses. Quel bonheur de partager ces moments de complicité, d'avoir le choix de porter nos cheveux au naturel, tressés, lissés ou recouverts d'un tissage, d'échanger des astuces pour les entretenir comme on échangerait les secrets d'une recette ancestrale. Quel bonheur d'être soi-même et de le sentir dans chaque étreinte faite à nos cheveux.



*Audrey Couppé de Kermadec*